

La menace de l'embourgeoisement

Louise Vigeant

Number 101 (4), 2001

Le risque, à quel prix?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26288ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vigeant, L. (2001). La menace de l'embourgeoisement. *Jeu*, (101), 7–9.

Éditorial

La menace de l'embourgeoisement

L'accusation a été entendue. Notre théâtre serait bourgeois. C'est-à-dire qu'il serait satisfait de lui-même et inoffensif. Devant des spectacles particulièrement séducteurs, voire racoleurs, on peut porter ce jugement sévère. En effet, quand l'esbroufe tient lieu de projet, la complaisance n'est pas loin. On se dit alors que le théâtre ne sert qu'à « divertir », avec des moyens de plus en plus sophistiqués, mais qui ne semblent déployés parfois que pour épater la galerie. On se passe la même réflexion devant des spectacles dont on se demande encore, longtemps après les avoir vus, à quoi ils pouvaient bien servir tellement ils sont vides.

Mais, cependant qu'on sonne l'alarme devant des spectacles prétentieux au propos banal, un Serge Denoncourt monte (*Oncle Vania*) en faisant évoluer les comédiens dans un décor qui n'en est pas un : une salle devenue aire de jeu ; une Brigitte Haentjens monte un *Hamlet-machine* coup de poing avec, manifestement, moins de moyens financiers que bien des productions dans des théâtres institutionnels. Alors, on constate que ces metteurs en scène ont pris des risques artistiques qui sont à mille lieues d'un théâtre bourgeois... et le public est au rendez-vous. Quand des comédiens (qui ne sont plus des jeunots) s'appellent les Éternels pigistes, on se dit qu'ils ont pour le moins le sens de l'humour et qu'ils doivent être bien déterminés à faire du théâtre, malgré les difficultés conjoncturelles !

Est bourgeois un théâtre qui ne met rien en cause, qui ne bouleverse pas les conventions, qui flatte plus qu'il ne secoue le public. Ainsi ce qui est dénoncé dans l'accusation d'embourgeoisement, c'est l'absence de perspective, de point de vue le moins dérangeant sur l'homme ou sur le monde, c'est aussi la propension à mettre l'accent sur la forme au détriment du sens. Contrairement à ce que certains croient, la frontière entre théâtre bourgeois et théâtre « risqué » (comment l'appeler ?) ne suit pas celle qui sépare théâtre classique et création (le premier étant souvent associé à la « culture », traditionnellement l'apanage de la classe bourgeoise, la deuxième à la relève qui serait, par définition, d'avant-garde, ce qui est bien entendu faux) ; elle ne suit pas non plus celle qui prévaut entre théâtre « sérieux » et théâtre populaire, puisque nous constatons sans peine que le théâtre « populaire » est souvent très conservateur. Tous peuvent être atteints d'embourgeoisement !

Sur le plan artistique, on peut très bien déranger en montant des classiques, mais on peut aussi simplement les donner à consommer au spectateur comme une caution de son statut de personne cultivée (il a été longtemps de bon ton d'aller au concert, à l'opéra ou au théâtre pour prouver que l'on avait de la culture). C'est ça, être bourgeois : se flatter mutuellement dans le sens du poil. Attention, tous les spectateurs ne cherchent pas au théâtre qu'une confirmation de leur statut. Loin s'en faut. Il n'est pas vrai non plus que tous les artistes ne créent que pour créer, sans chercher à

inscrire leur démarche dans la mouvance des idées de leur époque. Loin s'en faut aussi... Mais la menace est là : dans la tentation de faire le moins de vagues possible par crainte de voir fuir celui-là même auquel on veut s'adresser et, du côté du spectateur, dans la propension à la paresse intellectuelle.

Dans notre société de consommation où le spectaculaire joue un rôle de faire-valoir indispensable, tant à la télévision et dans la publicité que sur les sites Internet, un théâtre qui n'en met pas plein la vue risque de passer pour ennuyeux ? Alors va pour la surenchère technologique et esthétique qui, si elle ne sert pas une idée, aura au moins le mérite de capter l'attention et de donner l'illusion de l'importance..., ce qui remplira les salles, croit-on.

En fait, le théâtre est pris dans le piège de l'argent. Un théâtre qui doit développer des stratégies commerciales comme toute industrie ne visant qu'à voir augmenter ses profits – offrir un produit en demande, à bon prix, de bonne qualité (entendons une valeur sûre : auteur *connu*, texte *accessible*, *beau* décor, comédiens *vedettes* –, un tel théâtre peut-il échapper à l'embourgeoisement ?

En opposition à ce théâtre, disons, « facile », on réclame des spectacles plus critiques qui mettent et l'artiste et le spectateur sur la corde raide. Mais que veut dire prendre des risques aujourd'hui au théâtre ? Les directions artistiques diront qu'elles prennent des risques lorsqu'elles programment des auteurs peu connus du grand public. C'est vrai ; mais seulement dans la mesure où l'on ne prête aucune espèce de curiosité à son public. Les artistes, eux, diront prendre des risques lorsqu'ils montent un spectacle à plusieurs dans une petite salle (et s'il y avait plus de monde sur la scène que dans la salle ?). Quant aux spectateurs, ils affirmeront qu'il est risqué d'aller voir une jeune compagnie dont personne n'a encore parlé... Mais, dans ces cas, que risquent-ils donc tous au juste ? En fait, de l'argent !

En effet, le souci des producteurs est de remplir leurs salles pour rentabiliser leur « commerce » (le mot est lâché) ; le souci des artistes est d'empocher assez d'argent pour ne pas faire faillite et pouvoir continuer à faire du théâtre (ce qu'ils devraient pouvoir faire en tout temps si la création était convenablement soutenue). Le souci du spectateur, selon l'expression consacrée, serait d'« en avoir pour son argent ». C'est simple : tous se débattent dans la logique toute capitaliste qui nous ferait croire, si on la laissait aller, que le théâtre ne sert finalement qu'à faire de l'argent. Or, est-ce à ce genre de risque qu'on pense quand on parle d'un théâtre « risqué » ?

Il est, bien sûr, tout à fait légitime de vouloir remplir les salles et ne pas perdre de l'argent ! Mais les incidences sur l'art peuvent être inquiétantes quand ce sont là les raisons *principales* pour lesquelles on programme tel spectacle, que l'on commande telle scénographie, ou que l'on engage telle vedette.

Il y a là évidemment un piège. Ou un cercle vicieux. Et il faut absolument se redire que le théâtre est possible en dehors de la logique strictement marchande. Que le théâtre, s'il veut survivre autrement que comme objet de consommation, ne doit surtout pas se laisser entraîner dans « le confort et l'indifférence ». Qu'il est faux

Est bourgeois un théâtre qui ne met rien en cause, qui ne bouleverse pas les conventions, qui flatte plus qu'il ne secoue le public.

**Un théâtre est
vivant quand il est
« engagé », humaine-
ment, socialement,
esthétiquement.**

qu'on ne peut pas faire un théâtre à la fois réfléchi et populaire. Quand on regarde le succès, public et critique, soulignons-le, qu'ont connu *les Troyennes* montées par Jacques Crête avec des amateurs, à Saint-Mathieu, force est de constater qu'il est possible de rendre accessible un théâtre pourtant réputé grave. Contrairement à ce que laisse entendre une certaine mode – l'allergie à la pensée –, nourrie par le cinéma de masse et beaucoup aussi par la télévision : émotion et intelligence ne sont pas inconciliables.

Aujourd'hui, qu'est-ce qui menace le plus notre théâtre ? Le théâtre « sérieux », comme certains le prétendent par peur de voir les salles se vider si, par exemple, on met à l'affiche un auteur « difficile » ? Le théâtre « pauvre », entendons qui ne recourt pas à toute la panoplie des nouvelles technologies, parce qu'il aurait l'air arriéré et donc n'attirerait personne ? À mon avis, on devrait craindre encore plus l'insignifiance !

Un théâtre est vivant quand il est « engagé », humainement, socialement, esthétiquement. Bref, on ne peut pas faire l'économie de la pensée. Nos théâtres doivent avoir les moyens de prendre des risques. Il n'est pas normal qu'un théâtre joue pratiquement sa peau chaque fois qu'il n'est pas assuré d'un succès. Il n'est pas normal non plus que certains effets « coûtent » si cher que la production soit privée des ressources nécessaires pour que les artistes puissent prendre le temps indispensable au travail de création. Revoyons les priorités !

Il serait urgent que l'on cesse partout de faire comme si la culture n'était qu'un bien de consommation comme un autre. Et, avant qu'il ne soit trop tard, il faudrait repenser la question de base : le théâtre a-t-il encore quelque chose à dire ?

LOUISE VIGEANT